

Jean-Paul et Catherine (au centre) hébergent depuis octobre 2016 Fatima (à droite) et ses deux enfants, Omar et Aïcha. Pablo Chignard/Hanlucas pour La Croix



# Fatima en France, la liberté à savourer

## Une nouvelle terre, une nouvelle vie (5/5).

Arrivée il y a neuf mois avec ses deux enfants rescapés de l'enfer syrien, cette jeune Syrienne découvre en France l'accueil chaleureux d'une famille et goûte sa nouvelle indépendance.

Coublevie (Isère)  
De notre envoyée spéciale

**I**l est des anniversaires gravés à jamais dans notre mémoire. Les 31 ans de Fatima, fêtés en France cette année, sont de ceux-là. Devant tous ses amis réunis ce jour-là, elle leur fait cette confidence : « *Je suis née trois fois, en Syrie le jour de ma naissance, le jour où je n'ai pas été tuée dans l'embuscade (où son mari a trouvé la mort, NDLR) et le jour où je suis arrivée en France.* »

C'était le 2 octobre 2016, « *Fatima a atterri à l'aéroport de Lyon-Saint-Exupéry poussant un chariot chargé de trois grosses valises et deux enfants aux grands yeux perdus à ses côtés* », se souvient Catherine venue la chercher avec son mari, Jean-Paul.

Quel destin que celui de cette jeune femme, née dans une famille de 13 enfants (10 filles et 3 garçons) dans la ville d'Al-Bab (la porte en arabe), située à une trentaine de kilomètres au nord-est d'Alep. La guerre en Syrie s'est invitée dans leur vie paisible, le jour où le mari de Fatima, son beau-père et son beau-frère ont été tués à un barrage de l'armée syrienne, sous ses yeux et ceux de ses deux enfants, Aïcha et Omar. Ils revenaient en voiture d'une cérémonie de fiançailles.

Fatima est retournée vivre chez ses parents jusqu'à ce que leur maison soit frappée par un obus alors que Daech prenait la ville. Sur les conseils de son frère, Omar, réfugié à Gaziantep en Turquie, elle le rejoint. De nuit, ses deux



enfants à ses côtés, elle traverse clandestinement la frontière. Pendant des mois, elle cherche en vain un emploi, et n'aura de cesse, comme tant d'autres, de quitter cette ville proche de la frontière pour rejoindre l'Europe et pourquoi pas la France? ●●●





Catherine donne un cours de français à Aïcha qui passe en CE2. Pablo Chignard/Hanslucas pour La Croix

●●● Une conjonction d'étoiles l'y aide : Fouad Al Katrib, un Franco-Syrien installé à Grenoble depuis près de quarante ans, l'encourage lors de leurs discussions via Skype et la conduit dans ses démarches ; le groupe de la paroisse Notre-Dame-de-Vouise, mobilisé autour de l'accueil des réfugiés, à l'appel du pape relayé par Mgr de Kérimel, l'évêque de Grenoble-Vienne, en partenariat avec Éliane Lamarle du diocèse protestant ; Salim Dermarkar, l'un de ses membres et à lui tout seul un condensé des richesses et tourments du Moyen-Orient. Arménien d'origine alépine, né en Égypte, éduqué au Liban, puis en France, il a fait sa vie à Grenoble.

Et surtout, Catherine et Jean-Paul Mouyon. Arrivés à l'âge de la retraite, leurs trois enfants partis faire leur vie, ils se sont proposés pour accueillir une famille syrienne. Ils disposent, il est vrai, d'une grande maison de famille avec un jardin, à Coublevie, commune de quelque 4 200 habitants en Isère, près de Voiron. Élisabeth, la sœur de Catherine vit tout à côté. Fatima et ses deux enfants y disposent d'un étage pour eux.

Catherine et Jean-Paul n'en sont pas à leur première expérience. En 1999, les images de Kosovars fuyant leurs maisons les bouleversent. Le couple demande à accueillir une famille avec deux ou trois enfants, mais c'est une tribu de douze qui arrive avec grands-parents, cousins, etc. « On n'avait pas les moyens de les loger tous. » Les Kosovars ont finalement été logés dans un appartement, et Catherine et son mari ont continué à maintenir des liens avec eux.

Aujourd'hui, dix mois après son arrivée, Fatima, ses cheveux bruns bouclés libérés du voile qui les recouvraient à son arrivée et ses grands yeux sombres, discrètement maquillés, regarde le chemin parcouru. Son arrivée fut

mouvementée. Deux jours après, Aïcha était hospitalisée pour une infection. « Fatima ne voulait pas se séparer de ses enfants. Les médecins ont été vraiment compréhensifs, ils les ont laissés dormir tous les trois à l'hôpital », se souvient Jean-Paul. De retour à la maison, Aïcha et Omar « raccrochaient l'école, le 10 octobre », poursuit-il.

**« Je suis née trois fois, en Syrie le jour de ma naissance, le jour où je n'ai pas été tuée dans l'embuscade et le jour où je suis arrivée en France. »**

Depuis, ils n'ont pas perdu de temps suivant une scolarité normale à l'école Sainte-Marie à Voiron. Une intégration qui doit beaucoup à l'implication des instituteurs et des parents d'élèves de l'institution. Aïcha passe en CE2 après avoir suivi de concert les classes de CP et CE1. Omar passe en CE1. Il s'applique beaucoup mais préfère de loin le foot et le tennis qu'il pratique avec Jean-Paul.

En fin d'année, Aïcha a fait un exposé sur la Syrie, provoquant la curiosité des élèves. « Elle évolue rapidement. Elle a pleinement intégré son histoire, parle souvent de son papa. Son passé peut être un tremplin pour son avenir », analyse Adeline Argod, orthophoniste à l'école. Aïcha répète qu'elle veut être « docteur » pour « sauver des vies ».

Les enfants ont trouvé une deuxième famille auprès de Catherine et Jean-Paul. Le soir, à la maison, il y a les rituels. Le jardinage en est un. Les enfants sont fiers de montrer les tomates ce-

risées, les courgettes et les salades qu'ils ont aidé à planter. « On arrose, les enfants grattent », sourit Catherine qui leur enseigne aussi la relaxation dans la piscine ronde. Le couple les aide également à faire leurs devoirs. Le jour de la fête des pères, Jean-Paul a reçu ce mot d'Aïcha entouré de petits cœurs : « J'ai des pieds pour courir vers toi. J'ai des bras pour te faire un câlin. Quand je joue avec toi, je suis très contente ».

Bien que désormais loin de son pays, Fatima ne l'oublie pas. « En France, elle s'autorise à vivre, mais elle a encore la tête en Syrie », poursuit Adeline Argod. De fait, elle mène deux vies, l'une tournée vers son avenir en France, « pour mes enfants sans lesquels je n'aurais pas quitté mon pays », dit-elle, l'autre arrimée à sa famille « avec qui j'ai grandi ». Il suffit de voir ses yeux s'illuminer quand elle fait défiler les portraits de ses sœurs, ses frères, ses petits-neveux et nièces sur l'écran de son smartphone. Il ne la quitte jamais. Il est ce lien ténu qui la relie aux siens. Et aux malheurs qui les frappent, comme cet après-midi d'hiver, où elle a appris en surfant sur Inter-

## repères

**Les Syriens au 5<sup>e</sup> rang des nationalités à demander l'asile en France**

**En 2016, selon le ministère de l'intérieur français, 85 244 demandes d'asiles ont été enregistrées en 2016 (+ 6,5 %), ce qui représente près de deux fois plus qu'en 1992. Parmi elles, 26 531 ont donné lieu à l'obtention d'un statut de réfugié, ce qui représente une hausse de 35,1 %.**

**En France, les Soudanais sont la première nationalité**



Fatima a gardé une photo de Saïd, son mari, tué en 2012 en Syrie. Dans ses bras, leur fille Aïcha. Pablo Chignard/Hanslucas pour La Croix

net, la mort dans un bombardement de trois de ses petits-neveux et nièces.

Il y a quelques semaines, elle a trouvé le courage d'avouer à son père de 84 ans, resté en Syrie, qu'elle était partie en France avec les enfants. Ses onze frères et sœurs avaient maintenu le secret. « Je lui ai parlé au téléphone. Il a dit qu'il comprenait et qu'à son âge il ne pourrait pas toujours s'occuper de moi. Je lui ai dit que tout allait pour le mieux, que les enfants se portaient bien. Il a semblé rassuré. »

Fatima s'imaginait-elle ce qui l'attendait dans ce petit bout de France, au pied des massifs de la Chartreuse et du Vercors qu'elle contemple chaque jour du balcon de la maison ? « Je ne savais pas à quoi m'attendre », avoue-t-elle. Tout s'est enchaîné si vite, une nouvelle vie, de nouvelles habitudes. Et des difficultés aussi : le français ! Un frein à sa nouvelle vie sociale qui devrait se résoudre lorsqu'elle commencera en octobre les 200 heures de cours auxquelles elle a droit en tant que réfugiée. « Il ne faut pas sous-estimer la montagne que représente l'acquisition d'une langue étrangère », observe Salim Dermarkar qui a déjà accueilli deux familles irakiennes.

**à demander l'asile devant les Afghans, les Haïtiens, les Albanais et... les Syriens. Selon les données de l'Office français de protection des réfugiés et apatrides (Ofpra), ces cinq pays constituent 40 % du total des demandes d'asile en 2016.**

**En 2016, 3 000 personnes ont été entendues par l'Ofpra avec l'appui du Haut-Commissariat aux Réfugiés (HCR) en Turquie, au Liban et en Jordanie dans le cadre de missions de réinstallation en France et 2 000 personnes entendues en Grèce et en Italie au regard du dispositif de relocalisation européenne.**

**« J'ai réussi à survivre en Syrie, je ne peux pas avoir de difficultés à vivre dans un pays calme, sans bombes. J'étais dans l'obscurité, je suis dans la lumière. »**

Fatima reste sereine. « J'ai réussi à survivre en Syrie, je ne peux pas avoir de difficultés à vivre dans un pays calme, sans bombes. J'étais dans l'obscurité, je suis dans la lumière », dit-elle en arabe, traduit par son ami Fouad. Quand elle parle au téléphone sur WhatsApp avec ses belles-sœurs, elle leur décrit sa nouvelle vie : « Je suis plus libre, plus à l'aise », leur dit-elle.

En France, elle observe, va de découverte en découverte : « Ici, on trouve normal que les femmes travaillent, personne n'intervient dans leur vie pour leur dire ce qu'elles doivent faire. À la maison, elles partagent à égalité les tâches avec les hommes, rien de tel encore en Syrie, fait-elle remarquer. Les traditions, les coutumes ne permettent pas à la femme d'obtenir cette indépendance. »

« J'aime cette liberté », lâche Fatima. Au point de se sentir suffisamment forte pour quitter le cocon où elle a trouvé refuge à Coublevie : « Je n'ai pas peur d'élever seule mes enfants ». Elle espère d'ailleurs obtenir bientôt un logement social. Et se voit dans un avenir proche reprendre son travail auprès d'enfants autistes, comme en Syrie, et pourquoi pas étudier la psychologie à l'université ?

**Agnès Rotivel**

**La semaine prochaine :**  
Les hauts lieux de l'économie sociale